

1

Elle rêvait de *Sanctuary*. Sous la clarté de la lune, la grande maison luisait d'un blanc immaculé, majestueusement adossée à la colline comme une reine sur son trône, dominant les dunes, à l'est, et les marais, à l'ouest. Depuis plus d'un siècle, elle dressait contre le ciel ses lignes orgueilleuses, symboles de la vanité et de la démesure humaine. Tout près de là, les ombres épaisses d'une forêt de chênes verts abritaient de leur silence le tracé secret d'une rivière. Sous les arbres, des lucioles clignotaient, myriades de points d'or mouchetant le noir de la nuit. Des créatures nocturnes glissaient dans les ténèbres, à l'affût, vies sauvages et mystérieuses.

Aucune lueur n'égayait les hautes et étroites fenêtres de *Sanctuary*. Pas de lumière, non plus, éclairant les porches élégants et les portes majestueuses. Les blanches colonnes du perron ressemblaient à une haie de soldats gardant la vaste véranda. Mais personne ne vint ouvrir l'énorme portail d'entrée pour accueillir la voyageuse. La nuit était profonde, un souffle humide montait de la mer. A peine entendait-on l'imperceptible frémissement du vent agitant les feuilles des grands chênes ou le grincement sec des branches de palmiers qui s'entrechoquaient comme des doigts osseux.

En s'approchant, elle entendit crisser sous ses pieds le sable et les coquillages du chemin. Le vent égrena quelques notes d'un carillon de clochettes et fit grincer la balustrade du perron. Mais, ce soir, personne n'y était accoudé pour contempler la lune et le ciel étoilé.

Un délicat parfum de jasmin et de roses musquées flottait dans l'air, mêlé aux effluves salés de la mer. C'est alors qu'elle l'entendit vraiment... le grondement lointain et sourd de l'eau venant

inlassablement épouser le sable de la grève avant d'être aspirée au large par le reflux de la marée. Ce battement entêtant, cette pulsation des profondeurs qui jamais ne se décourage, c'était cela aussi la vie sur l'île de Lost Desire. Ceux qui y demeuraient ne devaient jamais oublier qu'à tout moment la mer pouvait réclamer sa terre et prendre possession de tout ce qui se trouvait sur elle.

Oui, c'était ce son-là, la musique de la maison et de toute son enfance. Autrefois, elle avait joué dans cette forêt, libre et sauvage comme une biche, elle avait exploré en tous sens les marais, couru le long des plages, forte de l'insouciant privilège de la jeunesse. Ce temps-là était loin, maintenant.

Voilà. Elle revenait à la maison.

Rapidement, elle parcourut les quelques mètres menant au perron, escalada une volée de marches, traversa le porche et saisit la lourde poignée de laiton, étincelante comme un trésor du fond des âges.

La porte était verrouillée. Elle tourna la poignée à droite puis à gauche et poussa fortement contre l'épais battant d'acajou, son cœur cognant sourdement contre sa poitrine. « Laissez-moi entrer, implora-t-elle silencieusement. Je suis revenue à la maison. »

Mais la porte ne s'ouvrait toujours pas. Alors elle pressa son visage contre les vitres des hautes fenêtres encadrant le portail pour regarder à l'intérieur. Ses yeux ne rencontrèrent que l'obscurité.

Elle avait peur.

En courant, elle contourna l'aile de la maison par la terrasse décorée à profusion de fleurs en pots et de lis qui se balançaient en cadence, telles des danseuses de music-hall. L'écho aigret des clochettes se fit plus discordant, le bruissement des feuilles s'enfla comme un signal d'alarme.

« Je vous en prie, je vous en prie, ne me laissez pas dehors ! Je veux rentrer à la maison. »

Elle sanglotait en trébuchant sur le sentier du jardin. Il y avait une autre porte à l'arrière — celle de la cuisine. Elle n'était jamais fermée. Sa mère aimait à répéter qu'une cuisine devait rester toujours ouverte pour accueillir les visiteurs de passage.

Quelque chose n'allait pas. Elle ne parvenait pas à trouver cette porte. Les arbres se dressaient devant elle, immenses et menaçants, lui barrant le chemin de leurs branches moussues.

Elle était perdue... Affolée, elle leva la tête et scruta l'épaisse frondaison des chênes qui dissimulait la lune. Presque aussitôt, elle trébucha sur un nœud de racines tandis que le vent, de plus en plus violent, venait lui gifler les joues comme pour la punir. Des épines de palmiers, pareilles à de minuscules lances, s'enfoncèrent cruellement dans sa peau. Prise de panique, elle reprit sa course folle mais le sentier avait disparu, remplacé par la rivière qui la séparait à présent de la maison. Haletante, elle s'arrêta pour contempler la chevelure visqueuse et ondulante des hautes herbes recouvrant la rive. Voilà... elle était là, seule et désespérée, incapable de rejoindre *Sanctuary*.

Alors elle comprit qu'elle était morte.

Jo lutta pour s'extraire du sommeil et émerger du long tunnel de son cauchemar. Ses poumons la brûlaient encore après sa folle course imaginaire, et son visage était trempé de sueur et de larmes. D'une main tremblante, elle tâtonna à la recherche de l'interrupteur, heurta un livre et renversa un cendrier plein à ras bord.

Quand la lumière fut allumée, elle replia les genoux sur sa poitrine, les entoura de ses bras et se mit à se balancer pour recouvrer son calme. « Ce n'était qu'un rêve, se répéta-t-elle. Rien qu'un mauvais rêve. » Elle se trouvait dans son appartement, à des kilomètres de l'île où se dressait *Sanctuary*. Une femme de vingt-sept ans ne devait pas se laisser impressionner par un stupide cauchemar.

Cependant, elle tremblait encore quand elle tendit la main vers son paquet de cigarettes. Elle dut s'y reprendre à trois fois avant de réussir à en allumer une.

Le réveil affichait 3 h 15. Cela devenait une habitude. Rien de pire que ces crises de panique en pleine nuit. Elle s'assit au bord du lit et se pencha pour ramasser le cendrier renversé. Il serait bien temps, demain matin, de nettoyer toutes ces cendres éparpillées. Alors elle resta là sans bouger, dans son T-shirt trop grand qui flottait autour de ses cuisses minces.

Elle ne savait pas pourquoi ses rêves la ramenaient continuellement à l'île de Lost Desire et à la maison qu'elle avait quittée

à l'âge de dix-huit ans. Mais Jo s'imaginait que n'importe quel étudiant en première année de psychologie serait à même d'interpréter cette obsession. Si la porte était toujours fermée à clé, sans doute cela s'expliquait-il par le fait que la jeune femme doutait d'y être bien accueillie à son retour. Fugitivement, elle se demanda si, comme dans le rêve, elle n'aurait pas du mal à en retrouver le chemin.

Aujourd'hui, elle avait presque l'âge de sa mère quand celle-ci avait déserté l'île, abandonnant derrière elle son mari et ses trois enfants.

Annabelle avait-elle jamais rêvé, elle aussi, que la porte lui resterait obstinément fermée si elle revenait ?

Inutile de penser à tout cela. Inutile, aussi, de penser à cette femme qui, vingt ans plus tôt, avait brisé son cœur et bouleversé son existence à jamais. Depuis toutes ces années, elle aurait dû surmonter ce traumatisme. Elle avait appris à se passer de sa mère, de sa famille et de *Sanctuary*. Et elle avait réussi sa vie — du moins sa vie professionnelle.

Distraitement, la jeune femme jeta un regard circulaire sur sa chambre. Elle l'avait voulue simple et pratique. Malgré de nombreux voyages, peu de souvenirs y étaient conservés, à l'exception des photographies. C'était elle-même qui avait développé les clichés en noir et blanc, choisissant dans ses archives ceux qu'elle jugeait les plus paisibles pour décorer ce lieu fait pour la détente et le sommeil.

On y trouvait la photo d'un banc vide dans un parc — une structure en fer forgé aux courbes fluides. Une autre prise de vue montrait un saule dont les feuilles ciselées effleuraient une petite pièce d'eau aux reflets troubles. À côté, un jardin sous le clair de lune, une étude d'ombre et de lumière soulignant des reliefs contrastés. Et, plus loin, la vue d'une plage solitaire ponctuée, à l'horizon, d'un soleil posé sur l'eau. La photo était si belle qu'elle donnait envie de pénétrer dans l'image, juste pour sentir la caresse du sable sous ses pieds.

Jo avait accroché cette marine la semaine précédente, au retour d'une mission sur les Outer Banks, en Caroline du Nord. Peut-être était-ce cette photo qui avait réveillé en elle les souvenirs de la maison ? D'ailleurs, elle s'en était approchée. Il aurait suffi

de continuer jusqu'en Georgie et de prendre le ferry qui reliait l'île au continent. Car il n'y avait pas de route pour Desire, ni de pont franchissant le détroit.

Pourtant, elle n'était pas allée vers le sud. Après avoir accompli sa mission, elle s'était contentée de regagner Charlotte pour s'étourdir dans le travail.

Et dans ses cauchemars.

Jo écrasa sa cigarette et se leva. Impossible de retrouver le sommeil, maintenant. Après avoir enfilé un survêtement, elle décida d'aller faire quelques travaux dans son labo photographique. Au moins, cela lui éviterait de penser.

C'était sans doute cette histoire de livre qui la rendait aussi nerveuse, pensa-t-elle. Il s'agissait d'une étape importante de sa carrière. Lorsqu'une grande maison d'édition lui avait proposé de publier un recueil de ses meilleures photos, Jo avait accueilli cet événement inattendu avec excitation.

« *Etudes naturelles* par Jo Ellen Hathaway... » songea-t-elle en pénétrant dans sa kitchenette pour se préparer un café. « Non, trop scientifique. *Reflets de vie*? Bah! un peu pompeux. »

Elle esquissa un sourire et repoussa ses cheveux acajou en bâillant. Après tout, pourquoi s'en préoccuper? Elle n'avait qu'à se contenter de faire ses photos en laissant aux experts le soin de trouver le titre adéquat.

Tout au long de son existence, elle avait toujours su quand il fallait s'arrêter et se tenir à l'écart. Elle se contenterait d'envoyer un exemplaire à la maison. Déjà, elle se demandait ce qu'en penserait sa famille. Le livre finirait peut-être comme ornement sur une table basse, offert à la curiosité d'un client de passage qui se demanderait si cette Jo Ellen Hathaway était apparentée aux Hathaway qui dirigeaient l'hôtel de *Sanctuary*.

Son père consentirait peut-être à le feuilleter, simplement pour savoir ce que sa fille avait appris à faire. A moins qu'il ne se contente de hausser les épaules, sans même toucher à l'ouvrage, avant de sortir pour une de ses promenades rituelles sur l'île.

L'île d'Annabelle.

A vrai dire, il n'y avait guère d'espoir qu'il manifeste le moindre intérêt pour sa fille aînée. Pourquoi diable s'en préoccupait-elle?

Jo chassa ces pensées en saisissant une grande tasse bleue

posée sur l'étagère. Le café n'avait pas encore fini de passer et elle s'accouda au comptoir pour regarder par la lucarne de la cuisine.

Elle songea qu'il y avait pas mal d'avantages à être debout à 3 heures du matin. Le téléphone ou le fax ne risquaient pas de sonner, personne n'allait l'appeler pour lui demander quoi que ce soit. Si elle souffrait de crampes ou de migraines, elle serait seule à le savoir.

A travers la vitre, les rues étaient sombres et désertes, luisantes d'une fine pluie hivernale. Un réverbère jetait une petite tache de lumière solitaire sur la chaussée. Il n'y avait pas une âme pour en profiter. La solitude recelait tant de mystères, pensa Jo. Des possibilités infinies.

Cette scène exerça sur elle un attrait irrésistible, comme cela se produisait souvent quand elle contemplait certains paysages. Abandonnant les effluves réconfortants de la machine à café, elle saisit son Nikon et se retrouva, pieds nus, courant dans le couloir pour se lancer dans la nuit glaciale afin de photographier la rue déserte.

Cela l'apaisa comme rien d'autre n'aurait pu le faire. Avec un appareil photo à la main, elle pouvait réussir à tout oublier. Ses pieds minces pataugèrent dans des flaques d'eau froide tandis qu'elle cherchait les meilleurs angles pour ses prises de vue. D'un geste ennuyé et distrait, elle repoussa de nouveau les lourdes mèches rousses qui lui barraient le front et regretta un instant de n'avoir pas pris le temps de les attacher avec un élastique.

Après une douzaine de clichés, elle se sentit enfin satisfaite. En se retournant, son regard fut attiré vers le haut. Les lumières de l'appartement brillaient dans la nuit. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle en avait allumé autant entre sa chambre et la cuisine.

La jeune femme traversa la rue et régla une nouvelle fois la mise au point de l'objectif. Après quelques secondes de réflexion, elle s'accroupit, dirigea l'appareil vers l'immeuble et photographia les fenêtres illuminées trouant la façade sombre. « Le repaire de l'insomniaque », pensa-t-elle. L'écho de son rire la fit frissonner.

Et si elle était en train de perdre la tête? Une personne normale ne se retrouverait pas dehors à 3 heures du matin, grelottante et à demi dévêtue, pour prendre des photos de ses propres fenêtres...

Mais, pour vivre normalement, encore fallait-il dormir... Il

y avait plus d'un mois qu'elle n'avait pas eu une nuit complète. Sans parler d'une alimentation régulière. Ces dernières semaines, elle avait perdu près de cinq kilos et sa longue silhouette élancée était devenue osseuse. Pour vivre normalement, il faut aussi avoir l'esprit en paix. Hélas ! Jo ne se souvenait pas d'avoir jamais connu ce privilège. Des amis ? Certes, elle en comptait quelques-uns, mais aucun n'était assez proche pour qu'elle puisse l'appeler au milieu de la nuit et lui demander du réconfort.

Quant à la famille... D'accord, elle avait de la famille, ou quelque chose d'approchant. Un frère et une sœur dont les vies divergeaient à présent de la sienne. Un père qui était presque devenu un étranger. Une mère qu'elle n'avait ni vue ni entendue depuis plus de vingt ans.

« A qui la faute ? » se demanda-t-elle en retraversant la rue. Certainement pas la sienne mais celle d'Annabelle qui s'était enfuie de *Sanctuary* en laissant derrière elle une famille anéantie. Le problème, Jo le savait, c'était que les autres n'avaient jamais réussi à surmonter ce drame. Elle, si.

Elle n'était pas restée sur l'île à protéger jalousement chaque grain de sable, ainsi que l'avait fait son père. Elle n'avait pas passé sa vie à s'agiter dans tous les sens pour veiller sur *Sanctuary*, comme son frère Brian. Pas plus qu'elle n'avait cherché la fuite dans les chimères et les rêves insensés, comme sa sœur Lexy.

Non. Elle, au contraire, s'était plongée dans les études, travaillant d'arrache-pied pour se construire une vie bien à elle. Si les choses n'allaient pas trop bien en ce moment, c'était seulement parce qu'elle en avait trop fait. Ses réserves d'énergie étaient à plat, voilà tout. Il suffisait juste d'ajouter quelques vitamines à son alimentation quotidienne et de reprendre un peu de poids.

« Sans oublier les vacances... », songea-t-elle en sortant les clés de sa poche. Cela faisait trois ans — non, quatre — qu'elle n'avait pas voyagé sans qu'il y ait une mission à la clé. Pourquoi ne pas partir pour le Mexique ou les Antilles ? Bref, tout endroit où la vie serait tranquille et le soleil bien chaud. Elle pourrait enfin se détendre et s'éclaircir les idées.

En pénétrant dans son appartement, Jo heurta du pied une petite enveloppe carrée en papier kraft qui traînait sur le sol. Un

long moment, elle demeura immobile à la regarder, une main sur la porte, l'autre crispée sur son appareil photo.

L'enveloppe se trouvait-elle déjà là lorsqu'elle était sortie ? Et pourquoi, cette fois, l'avait-on glissée sous la porte ? La première était apparue un mois plus tôt au milieu de sa pile de courrier habituel, avec juste le nom de Jo tracé avec soin sur le papier.

Les mains de la jeune femme se mirent à trembler tandis qu'elle s'obligeait à refermer la porte. La respiration saccadée, elle se pencha et ramassa le pli. Puis elle déposa son appareil photo et entreprit de déchirer le rabat.

Le contenu tomba dans sa main. Aussitôt, elle eut l'impression d'entendre un long gémissement monter du tréfonds de son âme. Le cliché, parfaitement cadré, était l'œuvre d'un professionnel — exactement comme les trois autres. On y voyait des yeux aux paupières lourdes, des yeux de femme, taillés en amande, bordés de cils épais et surmontés de sourcils au dessin délicat. Jo n'avait pas besoin de les regarder pour savoir qu'ils étaient bleus.

Car ces yeux étaient les siens.

Quand avait-on pris cette photo ? Et pourquoi ? Saisie de panique, elle se rua vers l'une des pièces de l'appartement transformée en laboratoire photographique. Là, elle ouvrit à la hâte un tiroir et fouilla frénétiquement avant d'en extraire les autres enveloppes qu'elle y avait dissimulées. Toutes contenaient des photos en noir et blanc, de format 5x10.

Les battements de son cœur devenaient assourdissants tandis qu'elle alignait les clichés devant elle. Sur le premier, les yeux étaient fermés, comme si on l'avait photographiée en plein sommeil. Les autres correspondaient aux étapes successives du réveil, les cils à peine entrouverts dévoilant progressivement l'iris. Sur l'avant-dernier, les yeux grands ouverts fixaient l'objectif, mais le regard demeurait trouble.

Si ces photos avaient intrigué et quelque peu déstabilisé la jeune femme, elles n'avaient pas encore réussi, jusque-là, à l'effrayer. Rien de tel, cependant, avec le dernier cliché. Car, sur celui-là, le regard était bel et bien éveillé.

Et terrorisé.

Avec un frisson, Jo recula et lutta pour recouvrer son calme.

Pourquoi seulement les yeux ? Comment avait-on pu s'approcher si près sans qu'elle s'en aperçût ? Et voilà que, cette nuit même, quelqu'un était venu rôder tout près de chez elle, jusque devant sa porte.

Mue par une nouvelle vague de panique, Jo traversa en trombe le salon et se rua dans l'entrée pour vérifier nerveusement les verrous. Puis elle s'appuya contre le chambranle de la porte, le cœur battant à tout rompre.

Alors la colère reprit le dessus.

« Le salaud ! pensa-t-elle. Il cherche à me terroriser. Ce qu'il veut, c'est me voir sursauter devant chaque ombre et rester terrée chez moi en tremblant, sachant qu'il est là, tout près, à m'épier. » Et c'était bien ce qui arrivait, en effet. Elle qui n'avait jamais eu peur se retrouvait en train de jouer exactement le jeu de son adversaire.

Seule, elle avait exploré des villes étrangères, parcouru des rues misérables et désertes. Seule, toujours, elle avait escaladé des montagnes, cheminé dans la jungle. Avec son appareil photo comme unique bouclier, pas un instant elle n'avait même songé à avoir peur. Et voilà que maintenant, à cause de simples clichés, ses jambes se dérobaient. La terreur s'était installée peu à peu dans sa vie au fil des semaines, grandissant et se renforçant chaque jour davantage. A présent, elle se sentait terriblement vulnérable, impuissante. Et si cruellement seule.

Elle s'écarta de la porte. Pas question de continuer à vivre de la sorte. Il fallait ignorer cette terreur, l'enfouir au plus profond d'elle-même, comme elle savait si bien le faire quand il s'agissait d'enterrer les blessures de la vie — petites et grandes. Après tout, ce ne serait qu'un traumatisme de plus. Elle allait boire son café et se mettre au travail.

A 8 heures, elle avait bouclé la boucle, voyageant à travers des états nerveux successifs et contradictoires : énergie, calme créatif, puis retour à la fatigue.

En réalité, il lui avait toujours été impossible de travailler mécaniquement, même lorsqu'il s'agissait d'effectuer les tâches les plus élémentaires. Chacun de ses gestes était accompli avec

la plus extrême attention ; de cette façon, elle parvenait enfin à chasser sa colère et sa peur et à recouvrer son calme. Après sa première tasse de café, elle avait fini par se convaincre qu'il y avait une explication sensée à ce mystère. Quelqu'un admirait son travail et essayait d'attirer son attention en lui adressant ces images.

Oui, tout compte fait, cela tenait debout. Il lui arrivait de donner des conférences ou de montrer ses meilleures prises de vue dans divers ateliers. En outre, elle avait participé à trois importantes expositions au cours des dernières années. Cet admirateur anonyme pouvait très bien avoir pris des photos d'elle en ces circonstances, agrandissant ensuite l'œil puis le recadrant pour obtenir cette série de clichés saisissants. L'hypothèse paraissait sensée, même si les photos semblaient avoir été tirées récemment. Impossible de déterminer avec précision quand elles avaient été prises. Les négatifs pouvaient dater d'il y a un an. Ou deux. Ou cinq.

A bien y réfléchir, Jo se dit que sa réaction avait été excessive. Elle avait pris la chose beaucoup trop à cœur.

Souvent, au cours des dernières années, de nombreux admirateurs lui avaient adressé leurs travaux photographiques. Mais ils étaient toujours accompagnés d'une lettre. En général, l'expéditeur commençait par la complimenter sur sa carrière avant de lui exposer un projet, de lui demander un conseil ou, même, de suggérer une éventuelle collaboration.

La réputation professionnelle dont elle jouissait aujourd'hui était relativement récente. Elle n'avait pas encore l'habitude de ces pressions extérieures qui accompagnent toujours un succès commercial, ni des nombreuses sollicitations qui, souvent, se révèlent pesantes. Il fallait croire qu'elle ne traitait pas cette nouvelle étape de sa vie comme elle aurait dû le faire.

Tout en ignorant les réclamations répétées de son estomac, elle sirota son café refroidi et contempla la série de photos en train de sécher dans le labo. Le dernier jeu de négatifs était développé. Perchée sur un tabouret devant sa table de travail, elle glissa une planche contact sur sa table lumineuse et étudia les clichés à la loupe, l'un après l'autre.

Presque aussitôt, un sentiment de panique et de désespoir la submergea. Chaque tirage révélait une mise au point défectueuse.

Bon sang!... Que s'était-il passé? Tout le rouleau présentait-il les mêmes défauts? Sans attendre, elle fit défiler, en les examinant à la loupe, toutes les prises de vue effectuées lors de sa dernière mission.

Elles étaient toutes parfaitement claires.

Un son s'échappa de sa gorge, tenant à la fois du grognement et du rire.

— Ce ne sont pas les négatifs qui sont flous, espèce d'idiote, c'est toi! dit-elle à voix haute.

Elle reposa la loupe, ferma les yeux et essaya de détendre ses épaules crispées. Dommage qu'elle ne se sente même pas la force de se lever pour se préparer de nouveau du café. Il aurait mieux valu, aussi, qu'elle avale quelque chose de consistant. Et puis qu'elle aille dormir.

« Allez, pensa-t-elle, va-t'en d'ici, étends-toi sur ton lit et laisse-toi glisser dans le néant... »

Mais cela aussi lui faisait peur. S'abandonner au sommeil, c'était perdre le fragile contrôle qu'elle tentait désespérément d'exercer sur ses pensées.

Peut-être devrait-elle consulter un médecin et soigner son état nerveux avant que les dégâts ne deviennent irréparables. Cependant, elle n'avait pas envie de se retrouver devant un psychiatre. Il tenterait d'explorer son cerveau pour dénicher des souvenirs qu'elle était déterminée à éliminer à jamais.

Non, mieux valait s'en occuper elle-même. Elle savait comment s'y prendre. Ecarter tout le monde pour finir par n'en faire qu'à sa tête, ainsi qu'aimait le répéter Brian lorsqu'il parlait d'elle.

La critique était facile. Quel choix avait-elle eu? Quel choix avaient-ils eu, tous, quand ils s'étaient retrouvés seuls, perdus sur ce damné bout de terre éloigné de tout?

De nouveau, la rage l'envahit et lui redonna de l'énergie, une rage si soudaine, si violente, que Jo se mit à trembler en serrant les poings, retenant à grand-peine les mots brûlants qu'elle aurait tant voulu cracher à la figure de son frère.

« Tu es fatiguée, se dit-elle, seulement *très* fatiguée. » Il était temps d'abandonner quelque temps son travail, de prendre l'un ou l'autre de ces somnifères cachés dans son tiroir, de décrocher

le téléphone et de dormir. Elle se sentirait plus solide, plus forte, après ça.

Quand une main se posa sur son épaule, elle poussa un cri et laissa tomber sa tasse de café.

— Seigneur!... Jo!

Bobby Banes fit un bond en arrière et le courrier qu'il tenait à la main s'éparpilla à terre.

— Qu'est-ce qui vous prend? hurla-t-elle. Que faites-vous ici?

Elle sauta sur ses pieds et envoya valser le tabouret qui alla rebondir avec fracas sur le sol.

— Je... Vous aviez dit que je devais être chez vous à 8 heures. Je n'ai que quelques minutes de retard, c'est tout...

Tout en cherchant péniblement à reprendre son souffle, Jo s'agrippa à sa table de travail pour se redresser.

— 8 heures?

Le jeune stagiaire hocha la tête avec circonspection. Il déglutit et, voyant que la jeune femme semblait hors d'elle, resta à bonne distance. Cela faisait plus de six mois, maintenant, qu'il travaillait avec elle et il pensait avoir appris à devancer ses ordres, jauger ses humeurs, éviter ses colères. Mais il ne savait absolument pas comment réagir devant cette peur panique qu'il lisait dans ses yeux.

— Pourquoi diable n'avez-vous pas frappé? lança-t-elle d'une voix cassante.

— Je l'ai fait. Mais, comme vous ne répondiez pas, j'ai pensé que vous étiez enfermée dans votre labo et que vous ne m'entendiez pas. Alors je me suis servi de la clé que vous m'aviez confiée lors de votre dernière mission.

— Rendez-la-moi. Tout de suite.

— Voilà, voilà. Ne vous énervez pas, Jo.

Il fouilla dans la poche de son jean délavé et finit par l'extraire.

— Je ne voulais pas vous surprendre, vous savez.

Jo se mordit la lèvre en saisissant la clé qu'il lui tendait. A présent, elle se sentait aussi embarrassée qu'effrayée. Pour se donner une contenance, elle ramassa le tabouret renversé.

— Désolée, Bobby. Je ne vous ai pas entendu frapper. J'ai eu peur, c'est tout.

— Pas de problème. Voulez-vous que j'aille vous chercher une autre tasse de café?

Jo refusa d'un signe de tête. Comme ses genoux continuaient à trembler, elle se glissa sur le tabouret et se força à sourire. C'était un bon étudiant, se dit-elle. Un peu maniéré dans son travail mais, à seulement vingt ans, il avait un bon coup d'œil et d'excellentes possibilités. C'était pour cela qu'elle avait accepté de l'avoir à ses côtés. Elle était toujours prête à faire profiter les autres de ce dont elle avait elle-même bénéficié.

Il continuait de la regarder de ses grands yeux bruns, l'air préoccupé. Jo fit un effort pour accentuer son sourire.

— J'ai passé une mauvaise nuit...

— Ça se voit, en effet. Une insomnie, c'est ça?

Incapable de mentir, elle se contenta d'un haussement d'épaules.

— Vous devriez essayer la mélatonine. Ma mère ne jure que par ces pilules.

Il s'accroupit pour ramasser les morceaux épars de la tasse.

— Et vous devriez aussi réduire votre consommation de café...

Tout en parlant, Bobby jeta un coup d'œil dans sa direction et constata que, déjà, elle ne l'écoutait plus, de nouveau perdue dans ses pensées. Décidément, c'était devenu une habitude. Il ferait aussi bien de s'abstenir de lui donner des conseils. Malgré tout, il risqua une dernière observation :

— Si vous continuez ainsi à boire des litres de café et à fumer, sans faire le moindre exercice, cela va vous tuer. Vous avez perdu au moins cinq kilos ces dernières semaines. Avec votre taille, vous devriez peser plus. Et vos os... ils sont trop fins. Plus tard, gare à l'ostéoporose. Mangez davantage, faites de l'exercice et fabriquez-vous donc un peu plus d'os et de muscles.

— Hum! hum!

— Je vous suggère aussi d'aller voir un médecin. A mon avis, vous devez faire de l'anémie.

— C'est gentil à vous de le remarquer.

Bobby rassembla les plus gros éclats de la tasse brisée et les jeta dans la corbeille à papier. Bien sûr qu'il avait remarqué combien Jo avait changé. Les traits de la jeune femme, même creusés par le surmenage, étaient de ceux qui retenaient l'attention. Jamais Jo ne se maquillait. Elle se contentait de rejeter ses cheveux

en arrière. Mais n'importe quel regard exercé notait aussitôt la délicate structure de ce visage ovale, les yeux exotiques, la bouche sensuelle.

Bobby sentit le rouge lui monter aux joues. Que penserait Jo si elle apprenait qu'il en avait pincé pour elle dès leur première rencontre? En fait, il y avait dans cette séduction autant d'admiration professionnelle que d'attraction personnelle, songea-t-il. En ce qui concernait ce dernier aspect des choses, il croyait avoir réussi à s'en défaire. Du moins en partie...

N'empêche... Jo devrait rehausser ce teint de camélia, redonner un peu de couleur à cette bouche pleine, animer ces yeux aux longs cils.

Oui, vraiment, elle paraissait épuisée.

— Je pourrais vous préparer un petit déjeuner, commença-t-il. Enfin... si vous avez autre chose que du chocolat et du pain rassis. Jo prit une longue inspiration et se tourna vers lui.

— Non, ça ira, merci. Si nous en avons le temps, nous nous arrêterons en chemin pour manger quelque chose. Je suis déjà en retard.

Elle se leva et prit le courrier.

— Vous savez, vous devriez vous arrêter quelques jours pour vous occuper de vous. Ma mère connaît une station thermale très bien, au sud de Miami.

La voix de Bobby bourdonnait aux oreilles de Jo tandis qu'elle saisissait une enveloppe brune portant juste son nom inscrit en lettres majuscules. Aussitôt, son front se trempa de sueur tandis qu'une boule lui nouait l'estomac.

Cette fois, l'enveloppe semblait plus épaisse et plus lourde que les précédentes. « Jette-la! lui cria une voix intérieure. Ne l'ouvre pas. Ne regarde pas ce qu'il y a dedans. »

Mais ses doigts s'attaquaient déjà au rabat. Un sourd gémissement s'échappa de sa gorge quand une avalanche de photos s'éparpilla sur le sol. Au premier coup d'œil, elle vit qu'il s'agissait de tirages noir et blanc, format 13x18.

A présent, ce n'étaient plus seulement ses yeux qui intéressaient le photographe anonyme, mais Jo tout entière. Elle reconnut l'arrière-plan d'un des clichés : un parc, près de son immeuble, où elle allait souvent se promener. Une autre prise de vue la

montrait à Charlotte, debout au bord d'un trottoir, son sac de photographe en bandoulière.

— Hé! c'est une bonne photo de vous, ça, dites donc...

Voyant que Bobby se penchait pour en ramasser une, elle lui administra un coup sec sur le dos de la main et s'écria :

— Allez-vous-en! Allez-vous-en!

— Mais, Jo...

— Eloignez-vous de moi, bon sang!

Haletante, elle tomba à quatre pattes et se mit à fouiller frénétiquement parmi les clichés. Tous la représentaient dans les instants les plus quotidiens de sa vie : sortant du supermarché, marchant dans le parc, montant ou descendant de voiture.

Ses dents claquaient, maintenant. « Il est partout, pensa-t-elle. Il me suit à la trace... Il me suit et je ne peux rien faire. Et un beau jour, il... »

Soudain, ce fut comme si tout s'éteignait en elle. La photo qu'elle venait de ramasser tremblait si fort dans sa main qu'on aurait dit que le vent s'était engouffré dans la pièce. Jo avait envie de crier mais même cela, désormais, paraissait impossible. Elle avait l'impression que ses poumons s'étaient complètement vidés de leur air. Comme si son corps avait cessé d'exister.

La photo était excellente, les jeux d'ombre et de lumière parfaits. Jo était nue, sa peau étrangement luisante. Le menton légèrement baissé, la tête formant un angle gracieux avec le cou, elle reposait, nonchalante, un bras plié sur l'estomac, l'autre levé derrière la tête, comme si elle dormait en rêvant.

Mais les yeux braqués vers l'objectif étaient étrangement fixes. Des yeux de poupée.

Des yeux morts.

Jo se retrouva plongée au plus profond de ses pires cauchemars, errant dans une nuit si dense qu'elle pensait ne plus jamais retrouver son chemin. Pourtant, malgré sa terreur, elle ne pouvait s'empêcher de noter des détails curieux : la masse de cheveux qui auréolaient le visage de cette femme paraissait plus épaisse. Ses traits étaient plus doux, son corps plus mûr.

— Maman? murmura Jo en crispant ses doigts sur la photo. Maman?

— Bon sang, Jo, qu'est-ce qui se passe?

La voix de Bobby lui parvint, bizarrement haut perchée.

— Où sont ses vêtements ? cria-t-elle.

Elle se mit à se balancer, la tête bourdonnant d'échos assourdissants, comme des coups de tonnerre.

— Oh ! mon Dieu ! Où est-elle ?

— Calmez-vous...

Bobby fit un pas en avant et tendit la main pour lui retirer la photo des mains, mais Jo se redressa brusquement.

— Allez-vous-en !

Ses joues se colorèrent de rouge et devinrent brûlantes. Quelque chose qui ressemblait à de la démence se mit à luire dans ses yeux.

— Ne me touchez pas ! Vous avez compris ? Je vous interdis de me toucher !

Troublé et un peu effrayé, il tendit les mains vers elle, paumes en l'air, en signe de paix.

— O.K., O.K., Jo...

— Et je ne veux pas non plus que vous la touchiez !

Elle avait froid... si froid. Ses yeux se posèrent de nouveau sur la photo. Cette femme, c'était Annabelle. Une Annabelle jeune, d'une beauté resplendissante... et glacée comme la mort.

— Elle n'aurait jamais dû nous quitter. Oh ! mon Dieu ! pourquoi est-elle partie ?

— Peut-être qu'il fallait qu'elle le fasse, dit tranquillement Bobby.

— Non. Elle nous appartenait. Nous avons besoin de son amour. Mais elle ne voulait pas de nous. Regardez comme elle est jolie...

Les larmes inondaient ses joues.

— Si belle... Comme une héroïne de conte de fées. Autrefois, je me disais souvent que c'était une princesse. Mais elle est partie. Et maintenant, elle est morte.

Sa vision devint floue et elle eut soudain très chaud. La photo étroitement pressée contre sa poitrine, elle se recroquevilla et ses pleurs redoublèrent.

— Venez...

Bobby se pencha doucement vers elle.

— Venez avec moi. Nous allons chercher de l'aide.

Docilement, elle se laissa conduire comme un enfant.

— Je suis si fatiguée... Je voudrais rentrer à la maison.

— Tout va s'arranger. Fermez les yeux et laissez-vous aller.

La photo glissa sans bruit et tomba, à l'envers, sur le haut de la pile. Jo put lire alors ce qui était écrit au dos. De grandes lettres hardies.

Mort d'un Ange.

Sa dernière pensée, avant de sombrer dans le noir, fut pour *Sanctuary*.